

AOÛT 1957

Tel est pris qui croyait prendre. Alors qu'il déambule sur la place Rouge, à la recherche de sujets, le jeune photoreporter est surpris par un copain photographe lausannois, Jean-Pierre Wiswald. Cette image deviendra le symbole de son reportage et servira de couverture au livre que Léonard Gianadda a consacré à son périple russe.



PHOTO: JEAN-PIERRE WISWALD



AOÛT 2017

Soixante ans plus tard, presque jour pour jour. Même endroit, même prestance, même attitude déterminée, même sac photo et, incroyable surprise du chef, le t-shirt qu'il portait à l'époque.

«LA RUSSIE A CHANGÉ MA VIE»

LÉONARD GIANADDA

Ce sont ses clichés, pris à Moscou en 1957 à l'occasion du Festival mondial de la jeunesse, que le Musée des arts décoratifs de Moscou a choisi d'exposer pour commémorer les 60 ans de l'événement. Une reconnaissance qui a bouleversé l'ancien photoreporter valaisan lors du vernissage. Séquence émotion.

Photos BLAISE KORMANN - Texte CHRISTIAN RAPPAZ



▲ «Le luxe du métro nous avait frappés»

Sportivnaïa est l'une des 203 stations que compte le métro de Moscou, 12 lignes, 339 km de voies. Elle dessert le stade Lénine, cœur des compétitions du festival en 1957, aujourd'hui rebaptisé stade Loujniki ou stade olympique. Dans ses notes de l'époque, Léonard Gianadda écrit : «Trop de luxe! D'une propreté remarquable, rapide, muni d'escaliers roulants, le métro nous frappe par son luxe trop ostentatoire.» Marbre, lustres de verre, mosaïque s'amoncellent souvent dans les stations avec un manque de goût évident. Soixante ans plus tard, les lieux n'ont pratiquement pas changé. Luxueux certes, mais respectés et sacrément bien entretenus.



◀ «Le dégel et la fête»

Aussi taquin qu'en 1957, l'ancien reporter a chipé quelques instants la casquette d'un agent des forces de l'ordre. «Le Festival de la jeunesse était placé sous le signe du dégel du régime soviétique. Pour la première fois depuis bien longtemps, Moscou a fait la fête. Trois semaines durant, la ville a baigné dans une sorte de folle euphorie. Les gens étaient souriants, les rues fourmillaient d'orchestres et les filles étaient avenantes et portaient des robes légères. On sentait un besoin de se libérer des soucis et de la grisaille quotidienne. Et visiblement, les policiers et les militaires avaient reçu l'ordre de se montrer tolérants et bienveillants. Avec d'autres participants, nous en avons un peu profité.»

Texte CHRISTIAN RAPPAZ

« Il n'y a rien de plus touchant qu'un homme qui pleure », dit le poète. Mais quand l'homme en question a 82 ans, qu'il culmine à près de 2 mètres et semble plus solide qu'un mur de briques, l'émotion est encore plus vive. A la seconde même où il a pénétré dans la salle au style baroque du Musée des arts décoratifs de Moscou, dépendance du Musée Pouchkine, où ses photos sont exposées jusqu'au 2 octobre, Léonard Gianadda a fondu en larmes. « Soixante ans! Soixante ans! C'est formidable, hein? » a-t-il bredouillé entre deux sanglots, le bouquet de fleurs que la directrice de la mythique institution venait de lui offrir à la main.

« Quand l'homme exprime sa joie, il arrive que les larmes parlent pour sa voix », poursuit le poète. C'est exactement le sentiment qui a traversé le Martigneraïn, faux dur touché pour de vrai par ce décor d'images qu'il a lui-même façonné. Car, peu le savent, l'entrepreneur qui a bâti sa fortune dans l'immobilier a commencé sa vie active par une carrière de photoreporter. De 1952 à 1957, il a enchaîné les voyages, vendant ses reportages à *L'illustré*, à *Pour Tous*, à *Radio TV Je vois tout* ou encore à *L'Echo illustré*. « A ce moment-là, un ingénieur gagnait 650 francs par mois. Moi j'arrivais à 1000 francs avec la photo », se remémore-t-il fièrement. Alors, quand l'URSS organise le 6^e Festival mondial de la jeunesse, en août 1957, il saute sur l'occasion. « Aller trois semaines voir ce qui se passait derrière le rideau de fer, nourri et logé pour 300 francs, je n'allais tout de même pas manquer ça, non? » lance-t-il, en se défendant de toute sympathie politique. « J'y suis allé sans états d'âme, ni préjugés. De la propagande, il y en avait des deux côtés. » Accrédité par *L'illustré*, le jeune Léonard, 22 ans, sillonna la capitale russe presque



« Cette fillette m'avait touché »

« Je me souviens parfaitement de cette image. Cette fillette, avec sa poupée, dégageait à la fois de la joie et une certaine tristesse. Elle m'a beaucoup touché, ému même. Nous allions nous croiser sur les escaliers roulants et il me restait une seule photo sur le film, ce qui explique les traces blanches. Je l'ai faite « à l'arrache » comme on dit, lors du croisement. C'est l'une des préférées du public des expos. Les gens me disent: « On aime vos photos parce qu'elles parlent de nos parents, de leur vie, de notre pays. Et les images de cette période de l'après-guerre ne courent pas les rues. »

jour et nuit, son Leica 24x36 et son Rolleiflex 6x6 couleur en bandoulière, pour ce qui sera son dernier et rocambolesque reportage (voir en page 49).

Une expo à succès

Ce n'est pas la première fois, tant s'en faut, que la Russie lui rend hommage. De Moscou à Khabarovsk, en passant par Novossibirsk et Saint-Petersbourg, ses 120 clichés (sur 1200 réalisés), ont été éternés dans 17 hauts lieux culturels du pays. Toujours avec le même succès. « Le public russe est avide de témoignages d'une époque où les photos ne circulaient pas à la vitesse du débit internet », commente Jean-Henry Papilloud, directeur de la Médiathèque du Valais, où les originaux sont conservés. En 2010, l'expo a même eu l'honneur de la « maison mère », le Musée Pouchkine, qui est à la Russie ce que le Musée d'Orsay est à la France.

« En 57, le voyage avait duré cinq jours. Aujourd'hui, je pars à 14 h de Martigny et je suis à 18 h à Moscou »

Léonard Gianadda

Mais, pour Léonard Gianadda, ce dix-septième rendez-vous a une saveur particulière. Parallèlement aux 100 ans de la révolution d'octobre, prétexte à ces retrouvailles, le pays commémore les 60 ans du « Festival ». « Retrouver après tout ce temps des personnes qui ont organisé cette grande rencontre internationale (ndlr: 131 nations y ont participé), a quelque chose de magique », confie-t-il, la voix brisée. C'est le cas d'Irina Antonova, 95 ans, directrice du Musée Pouchkine de 1961 à 2013, et de Valentin Rodionov, son homologue de la galerie Tretyakov, tous deux présents au vernissage, le 14 août dernier. C'est par eux que tout est arrivé. Au début des années 2000, les deux institutions signent un partenariat qui se transformera vite en relation d'amitié avec la Fondation Pierre Gianadda

et son fondateur. Des toiles de Chagall et d'autres grands impressionnistes font le voyage de Moscou à Martigny alors que des œuvres de Modigliani empruntent le chemin inverse. Le musée valaisan apporte également son soutien à la galerie Tretyakov pour les expositions Toulouse-Lautrec, Rodin ou encore Claudel.

Décoré par Vladimir Poutine

Une intense collaboration qui atteint son apogée en 2009, lorsque le Musée Pouchkine présente une partie de ses collections au coude du Rhône, via l'exposition *De Courbet à Picasso*. « C'est en me rendant à Martigny que j'ai appris que Léonard avait été photoreporter dans sa jeunesse », raconte la fougueuse nonagénaire, qui découvre à cette occasion les fameuses images de 1957. « Ces documents m'ont plu par leur authenticité et par l'humanité qui s'en dégage », décrit-elle. Quelques mois plus tard, elle leur offrira une vitrine de premier ordre dans son musée moscovite. « La boucle est bouclée », dira ce jour-là Léonard Gianadda, décoré de l'Ordre de l'amitié trois ans

auparavant par le ministre des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov, sur décret du président Vladimir Poutine en personne. « Le premier talent de M. Gianadda est d'avoir su capter l'âme russe et de la restituer à travers ses images », relèvera

Patric Franzen, le chargé de mission de l'ambassade de Suisse dépêché à l'événement.

Toujours devant

Après tant d'honneurs, le mécène octodurien ne pensait pas refaire aussi souvent

le voyage de l'Est. Seulement voilà, les liens tissés tout au long de ces années l'attirent irrésistiblement vers le plus vaste pays de la planète. « C'est mon trente-cinquième ou trente-sixième voyage, je crois. La Russie a changé ma vie. Et

pas seulement parce que l'épisode de 1957 a donné une autre orientation à ma carrière professionnelle, mais aussi parce que c'est là-bas que j'ai noué les amitiés les plus fortes et les plus sincères tant sur le plan privé que dans le cadre des activités de la fondation. J'y ai trouvé une chaleur humaine que peu de gens ont la chance de connaître », assure-t-il, encore étreint par l'émotion.

Grâce à une santé de fer, celui qui se déplace désormais en jet privé accompagné de sa médecin personnelle, ne se lasse pas d'arpenter les sites qu'il a découverts jadis avec la candeur et la curiosité de ses 22 ans. Place Rouge, métro, Kremlin, stade Lénine où s'est tenu le grand rassemblement du festival, et bien d'autres encore. Toujours au pas de charge et toujours en tête du groupe. « En 57, le voyage avait duré cinq jours. Aujourd'hui, je quitte mon bureau de Martigny à 14 heures et à 18 heures je suis à Moscou », se délecte-t-il. Si, comme le dit avec humour Irina Antonova, « l'art conserve », l'histoire d'amour entre Léonard Gianadda et la Russie n'est donc pas près de s'éteindre...



ÉMOUVANT Le 14 août dernier, Léonard Gianadda ne peut contenir son émotion en découvrant ses images exposées au Musée des arts décoratifs de Moscou, dépendance du Musée Pouchkine : « C'était il y a soixante ans, c'est formidable, non? » A la boutonnière, il porte la médaille de l'Ordre de l'amitié, décernée sur décret du président Poutine.



**ACCUEIL
XXL**

Proche de la station de métro Sportivnaïa et du stade Lénine, la délégation suisse dépêchée au festival est chaleureusement accueillie par les Moscovites. «Toutes les délégations occidentales ont été reçues à bras ouverts. Les gens voulaient nous parler, nous toucher. Nous avons eu un contact fantastique avec la population.»



**«UN CERTAIN
DÉCALAGE»**

«Je dois avouer que tout le monde n'affichait pas la même joie de nous voir. Je me souviens de ce groupe d'hommes, mi-surpris, mi-méfiant, venus au stade sans doute sous la contrainte et sur les pattes arrière face aux objectifs des étrangers. J'ai parfois senti un certain décalage entre la réalité et ce qu'on leur imposait pour faire bonne figure.»

«Tout compte fait, je remercie «L'illustré»

Lâché par la direction du magazine après son voyage chez les Soviets, Léonard Gianadda a tourné la page du photoreportage pour se consacrer à l'immobilier et à la culture. Avec le succès que l'on sait.

«**T**out compte fait, je remercie *L'illustré*.» Soixante ans après les faits, Léonard Gianadda a beau faire dans l'ironie, on sent un brin d'amertume et d'irritation dans sa voix. Et pour cause, lors de son retour de Moscou, le jeune reporter dit avoir été trahi par les dépositaires du magazine. Explications. Après l'avoir vivement recommandé auprès des autorités soviétiques et avoir demandé, par écrit, à ces dernières de lui faciliter sa mission journalistique, la rédaction en chef du journal l'a désavoué. Un revirement brutal provoqué par la publication, dans la presse allemande, d'une photo de «son envoyé spécial» prise le 1^{er} août 1957 à l'ambassade de Suisse. Un cliché montrant le secrétaire général du parti communiste hongrois, János Kádár, accusé d'avoir appelé les chars de l'Armée rouge pour écraser l'insurrection populaire dans son pays, avec un drapeau suisse à la boutonnière. Une

provocation de trop pour une partie de l'opinion publique helvétique, déjà chauffée à blanc par des manifestations d'anticommunistes, à Zurich.

Réhabilité

De retour de Russie, les trains des participants du Festival de la jeunesse sont reçus à coups de pierres. A Zurich et à Baden, pro- et anticommunistes s'affrontent violemment, sous les yeux d'une police antiémeute débordée. Prise de panique par la tournure des événements, la direction de *L'illustré*, accusée de soutenir le régime de Moscou par les médias d'outre-Sarine, nie avoir délégué un photographe. Le journal ne publiera finalement qu'une image neutre de son jeune photographe, en fond de page, trois mois plus tard. Cet épisode malheureux incitera Léonard Gianadda, désormais réhabilité, à ranger définitivement ses appareils. Sans regret et sans rancune, jure-t-il. Sans rancœur?... C. R.



«C'EST LUI!»
Léonard Gianadda raconte à la télévision russe le scandale qu'a provoqué en Suisse la diffusion de sa photo de János Kádár, secrétaire général du parti communiste hongrois, avec un drapeau suisse à la boutonnière.



CLAP DE FIN

Après cinq ans de course autour du monde, le baroudeur Gianadda range son matériel puis l'offre à un collectionneur valaisan, qui l'a rendu à son premier propriétaire le temps de son récent voyage à Moscou. «Mais le Leica n'est pas celui de 1957, hélas! On me l'a volé à New York quelques années plus tard», se désole ce dernier.